

SILAS

Quand j'arrive dans l'amphi, j'y trouve exactement ce à quoi je m'attendais : des dizaines de filles – un classique du cursus de psycho – et quelques mecs perdus au milieu. Certains écolos, d'autres *roots* ou intellos, tous franchement plus jeunes que moi. Pour la première fois de ma vie, avec mes vingt-quatre piges, je me sens vieux. Ils ont tous quoi ? Vingt ans à tout casser.

Ce constat fait, je souris et entre dans l'arène, descendant rapidement la volée de marches vers les étudiants qui parlent fort avant l'arrivée du prof. Ce n'est pas compliqué de se fondre dans la masse pour peu qu'on s'en donne la peine. Il suffit de reproduire à peu de choses près les coutumes locales, paraître sympa et déconneur... J'ai travaillé ma capacité à sociabiliser depuis longtemps, c'est simple pour moi. Même si je suis une baraque, rasée et barbue, passé le premier mouvement de panique, les gens se décrispent. Je m'intéresse à eux, retiens leurs histoires naturellement.

Je repère un groupe de mecs qui se la jouent « à la cool », genre grandes gueules de l'amphi, et je salue à la ronde d'une voix forte, pour ne pas avoir à recommencer ou me faufiler en mode timide ; autant y aller franco dès le départ. Je m'adresse tout de suite à un brun à la barbe de deux jours, sûr que c'est le leader, et le type semble flatté que je l'aie deviné.

— Salut. Silas, je suis nouveau.

— Enfin un gars de plus ! Il y a trop de meufs ici ! annonce-t-il à la cantonade, provoquant une volée de protestations faciles.

Les autres types viennent vers moi avec quelques filles, et la conversation s'engage. Aussi simple que ça. En leur parlant comme à de vieux potes, je parie qu'en une semaine ça sera devenu vrai et qu'ils oublieront que je suis le nouveau qui débarque en deuxième année, pour être juste Silas.

J'apprends leurs noms à toute vitesse, ça aide. Enzo, Valentin, Renan, Alex... À proximité se trouvent les filles qui doivent être leur pendant féminin, se comportant elles aussi dans cet amphi comme en terrain conquis, Léa, Anaïs ou Cathy. Je souris, je ris et lance quelques blagues, c'est naturel. Quand le cours commence, je suis assis entre deux des gars et me dis que c'est bon, me voilà presque des leurs.

Dès ce moment, ils semblent compter avec moi, m'invitant à des fêtes ou me filant tous les polycopés de la première année. En un rien de temps, je fais partie du paysage.

Je m'entends vraiment bien avec Renan et Enzo, même si Renan est un gros ragoteur. J'aurais pu sortir « comme une nana », mais il est la preuve vivante que c'est de la connerie. L'un de ses sujets préférés reste la fille aux cheveux bleus de notre amphi. On y a droit au moins une fois par jour. Celle qui porte un carré long dont on ne voit... que ça, en fait. Et un bout de nez qui dépasse de temps en temps.

Elle a des fringues totalement passe-partout, genre jean et haut gris – sweat ou tee-shirt selon le jour – et ne porte jamais rien d'autre. Elle ne paraît pas coincée, pas gothique, punk... Aucune des étiquettes les plus courantes ne lui va. Ce qui me complique la donne pour mon classement habituel : comment l'approcher si je ne devine pas sa façon d'être ou ce qu'elle aime ?

Alors que les jours passent et que les cours s'enchaînent sans que j'en apprenne plus sur elle, Renan l'évoquait de nouveau chaque fois que je commençais à la zapper. Vouloir la définir sans y parvenir me gêne, seul élément atypique dans cet environnement déjà analysé et classifié soigneusement. J'ai tendance à cerner les gens facilement, ça m'aide à évoluer et me positionner. C'est important dans mon job d'infirmier, même si j'en aurai bientôt fini avec ça.

En fait, j'ai toujours détaillé les autres, détaillé leurs manies pour savoir ce qu'ils attendaient de moi et gagner du temps en adaptant mon comportement.

Je fais la même chose pour les lieux où je traîne, comme si vérifier autour de moi les éventuels obstacles était de l'ordre de l'automatisme. Par exemple, il me faut vingt pas pour arriver à la porte et dix pour passer l'angle du couloir qui mène à l'amphi Diderot. J'enregistre tout par habitude. Mais là, c'est autre chose, je n'ai pas vraiment de prétexte pour la fille aux cheveux bleus. Ça se fait presque malgré moi. Sûrement par curiosité, sujet de réflexion quand l'ennui guette.

J'ai commencé à l'observer presque par réflexe au cours des premières semaines, puis de manière délibérée. Simplement pour évaluer, pour trouver la meilleure façon de sympathiser avec la seule fille qui se démarque du groupe et qui m'évoque mon propre style avec tatouages et piercings. Pourtant, cette fille du premier rang avec sa crinière turquoise dont les racines ont des reflets de nuit d'été, elle n'entre dans aucune case ; si c'était une originale, fière de l'être, elle ne garderait pas si souvent la capuche de ses sweats remontée.

Qu'est-ce qui fonctionnerait à coup sûr ? Comment lancer la première discussion ? Un mois que la rentrée a eu lieu et on ne s'est pas parlé une seule fois. Je crois avoir échangé au moins un « Salut » avec tous les autres.

C'est sûrement pour ça que c'est devenu un réflexe de la chercher du regard quand j'arrive dans l'amphi. Juste ça. Ce jour-là, je mets moins d'une minute à la repérer à travers les rangées de sièges bondés – le cours de psycho sociale de Zaichis est plutôt suivi, il est marrant, la matière pas trop mal. Son habitude de toujours s'installer proche de l'estrade où trône le prof m'aide bien, il faut dire. Autour d'elle, un grand *no man's land*. Le pire, c'est qu'elle prend très rarement la parole ; donc, elle n'a rien de l'élève qui fait de la lèche pour être bien vu des enseignants. Je crois vraiment qu'elle choisit cette place au contraire pour se faire oublier ou se tenir à distance.

Après avoir pris en note ce que vient de dire Zaichis, je la relaque de nouveau. Décidément, drôle d'habitude...

*

Un mois et demi depuis la rentrée. Novembre est là et un tapis de feuilles rousses envahit les kilomètres de trottoirs qui sillonnent le campus.

Comme rien ne bouge et que je commence moi aussi à penser un peu trop souvent à la fille aux cheveux bleus – on dirait Renan ! Finalement, juste pour déterminer si ça peut devenir quelqu'un de mon entourage au lieu d'une touche de couleur en arrière-plan, je me décide à l'aborder.

Et puis, ça ferait louche de lâcher : « Eh ! je suis tatoué. T'as les cheveux bleus. On détonne dans cet amphi, viens, devenons potes, on se jette une bière ! » J'aurais l'air de la draguer en plus. Donc, je vais devoir guetter la bonne occasion. Une fois que nous aurons parlé, elle me sortira de la tête, vu qu'il me sera facile de la cerner et de passer à autre chose.

Je mets deux jours de plus à appliquer cette résolution sans lui tomber dessus comme un gros lourd. À croire qu'elle se barre en courant dès que l'heure de cours est finie et qu'elle arrive super à l'avance chaque fois.

Comme d'habitude, seule la moitié de son visage est visible, le reste disparaît sous la nappe couleur océan. Une chose me parvient quand même : son parfum. Il a un truc piquant... non, poivré. Je ne sais pas si c'est possible ou si mon nez déconne plein pot ; c'est la première fois que je sens ça chez une femme. Ce n'est proche d'aucun des parfums que je connais. Pourtant, c'est bien la première idée qui me vient.

Elle passe à mes côtés sans même lever la tête, ses cheveux font un écran impénétrable et je n'aperçois qu'eux, la pointe d'un nez en trompette et une bouche rose électrique assez *flashy* qui me surprend. Je m'apprête à lancer un banal « Salut ! » ou « Tiens, on est ensemble en psycho », mais elle oblique dans le couloir à ma gauche et se volatilise. Juste comme ça.

Après coup, je réalise avoir bien croisé son regard et que l'unique prunelle noisette visible m'a dévisagé. Elle m'a remarqué... et s'est barrée direct ! Pourquoi ?

De plus en plus intrigué, j'ai vérifié sur les cours suivants. Elle file bien à la fin des cours comme si elle avait besoin de s'en griller une. Sauf que non, pas plus qu'elle n'a développé une addiction à la caféine l'obligeant à se ruer sur les machines.

Non, elle fonce juste tête baissée au milieu de la foule sans se préoccuper de qui que ce soit. Il n'y a personne d'aussi solitaire ici. Même les plus bizarres, par le style et l'attitude, traînent au moins à deux. Mais pas cette fille.

Enfin, la chance me sourit et je peux la voir le lendemain. Je veux dire, réellement, assez pour la détailler. On passe son temps à emmagasiner une tonne d'informations sans s'en rendre compte, mais prêter attention réellement à quelque chose devient rare, jusqu'à ignorer, trop occupé par son smartphone, la tête de son voisin dans le bus.

À la BU, je comate devant mon exemplaire *Psychologie des foules*, assis dans un des fauteuils qui trônent sous les fenêtres en enfilade, quand je repère ses cheveux à travers un rayonnage. Elle sort un manuel d'une étagère dédiée à la socio et en examine le dos.

Elle a changé de nuance depuis la rentrée. C'est un genre de turquoise sous acide, avec des mèches sombres, presque noires, alors qu'au début c'était du cobalt brut. Appliquée à déchiffrer les titres, elle remonte ainsi toute une allée vers moi. La tête rejetée en arrière, elle a les cheveux qui ont glissé sur le côté.

Enfin, je comprends mieux l'origine de toutes ces discussions sur la fille aux cheveux bleus. Bien sûr, j'ai entendu parler de ses cicatrices. Tout le monde a sa théorie – fac de psycho ! –, surtout Renan qui déblatère trop souvent sur le sujet, à base d'accident, de maison en feu et spéculé sur l'étendue des dégâts sous ses vêtements couvrants. Mais la contempler rend ça brutalement tangible. Je la suis des yeux malgré moi.

Je suppose que c'est ce qu'elle vit en permanence quand les gens la croisent : une fixité dans le regard, être détaillée avant qu'ils ne se reprennent. Même sans méchanceté, on bloque sûrement un court instant. Parce que ce n'est pas habituel, tout comme une personne qui aurait des phalanges en moins ou une canne blanche, vous ne pouvez pas ne pas tiquer.

Je me demande un instant si ce rideau de cheveux, c'est pour ça : essayer d'éviter cette première confrontation pesante.

ELZBIETA

Assise dans l'amphi, j'attends que Mme Michel – la pauvre, on n'a pas idée de s'appeler ainsi ! – vienne donner son cours. Si un jour j'ai un entretien avec elle, sûr que je lui sortirai un truc vraiment gênant pour toutes les deux en parlant de chat ou de père Lustucru. Je bosse bien sa matière presque uniquement pour ça : éviter tout tête-à-tête problématique.

Enfin, j'aime quand même bien la psycho cognitive avec elle. Déjà, c'est cadré. Genre on suit facilement, il y a un déroulé, elle affiche au rétroprojecteur les titres et sous-titres, on pourrait presque croire à un menu chinois.

M. Zaichis, au contraire, semble toujours partir dans des délires, à se demander s'il n'est pas bourré... ou barré, ce qui pour un psy n'aurait rien d'étrange. Comme le disait un de nos profs de première année : « On fait psycho quand on sait qu'on doit se soigner ! » Ce qui était quand même plus sympa que le discours d'ouverture de notre autre prof, M. Tergos, à la retraite depuis, qui nous a expliqué avec flegme : « Environ cinq personnes sur cent seront atteintes d'une psychose au cours de leur vie. Aujourd'hui, vous êtes deux cents dans cet amphi... » Il a enchaîné, juste pour le fun, sur une description de la BDA ou bouffée délirante aiguë, un épisode où on craque et « devient timbré », comme disent les gens. Et tout ça sans prévenir ! Parfois une unique fois... ou c'est le début des emmerdes ! Humour de psy, quoi.

Des voix attirent mon attention malgré les écouteurs vissés sur mes oreilles pour m'isoler jusqu'à l'arrivée du prof. Sans ça, je tourne vite claustro. En voyant ma tronche, la plupart des personnes ici la prennent pour un appel à l'aide. J'ai mis une année entière à leur dire d'aller se... bien gentiment. J'ai dû faire la nana rebelle, solitaire, un peu plus et je me mettais carrément à grogner comme la fille-loup de la série *Glow*. Non, je ne suis pas accro à Netflix.

Je jette un coup d'œil furtif en haut de l'amphi, là où se trouve le groupe le plus bruyant, même avec un fond sonore. Évidemment, ça ne pouvait être que Renan. Ce type est la réincarnation de Narcisse, il se lécherait la poire si un miroir passait à sa portée. Son charme est censé être légendaire, il l'entretient en essayant de se taper tout le campus et en cultivant un comportement de misogynie primaire. Au secours.

À côté, il y a Enzo l'intello – ouais, elle est facile, mais quand même : petites lunettes Guess, un bouquin de Kierkegaard dans la poche pour faire bien – l'a-t-il déjà ouvert ? Rien n'est moins sûr. Et bien sûr, avec eux, le nouveau.

L'espèce de grande baraque toujours à moitié chiffonnée, aux tee-shirts invariablement noirs et aux bras tatoués. On dirait un *biker* qui s'est paumé dans le coin. En plein amphi de psycho, ça tache un peu, même si en droit, ça aurait été pire.

Et en plus, j'ai découvert la semaine précédente qu'il a vraiment une moto. Bleue. Ce n'est pas rationnel, clairement, mais ça me soûle comme il faut. Je le prends presque personnellement. *Pas rationnel, Elz, essaie de t'en rappeler avant d'acheter une bombe de peinture à Casto pour lui taguer son joujou de mâle en manque de virilité.*

Je contemple de nouveau le tableau, monte le son du groupe Brigitte qui chante *Hier encore* et soupire. Le nouveau... Il a sûrement un nom, mais je préfère le zapper. Juste pour le punir d'avoir une moto de la nuance exacte que je cherche à avoir sur la tête depuis des mois. L'effet métallique est presque impossible à obtenir, et Nikkie, ma

meilleure amie slash coiffeuse attirée, s'y acharne pourtant depuis un moment. Elle a même failli me scalper le jour où elle a laissé sa mixture trop longtemps.

Le cours commence enfin et j'ignore le bordel qui vient d'en haut. Je tapote le bois maintes fois gravé du bout de mon stylo à tête de renard. En réalité, la moto bleue n'est pas le problème. Le coup de la BU, par contre... S'il a cru que je ne le captais pas dans le coin où il pionçait plus qu'il ne lisait, grossière erreur ! J'ai bien vu qu'il me fixait par-dessus son bouquin. Évidemment, il n'avait pas encore pu admirer le monstre de l'amphi, il fallait bien que ça arrive. Je sais que les gens font ça. J'y suis habituée depuis des années. Soit je me vexe, soit j'en prends mon parti. Mieux vaut ignorer les autres ; et me la jouer *classy*, à la Beckham – le mari, hein ? Bref : détachée. Je choisis presque toujours cette option.

Pourtant, cette inspection m'a mis les nerfs. C'était aussi la première fois où je le croisais de si près. J'ai remarqué son crâne rasé, sa barbe et ses tatouages de beau gosse – encore qu'il y ait pire dans le genre –, mais j'aurais été incapable de dire, je ne sais pas, la couleur de ses yeux, par exemple. Maintenant, oui. Clairs, même si j'hésite sur la nuance, ça doit être bleu/gris/vert, dans cet ordre de probabilité... Et je m'en fous, bien sûr.

Il va bien avec Renan ; gueule assez sympa pour se la raconter et essayer de niquer tout ce qui passe. Encore un attrape-nanas et fier de l'être. Il n'y a qu'à voir ses sourires à tout va et sa facilité à s'intégrer ici quand j'en serais parfaitement incapable de mon côté – pas que je le veuille, mais bref.

En plus, il doit être totalement conscient de son potentiel sexy, sinon il mettrait des tee-shirts moins ajustés. Ou le pauvre garçon a un grave problème, il est victime d'une incapacité totale à choisir ses fringues à la bonne taille, parce que je refuse de croire qu'il ne peut pas dissimuler un peu mieux ses pecs et ses tablettes. Genre « je me la joue » parce que je me trouve « miam boss ».

Depuis, je l'évite. J'évite tout le monde, mais pour lui, je suis passée en mode ninja avancé.

*

Je sors de l'amphi pour me rendre à la BU avant de rentrer chez Jo. Étrange comme je dis sans cesse « chez Joseph ». On ne croirait pas que j'habite avec lui, en fait. Le vent est froid. Nous ne sommes qu'en novembre et mon pull en laine ne suffit plus à affronter ces températures polaires.

Le bonnet enfoncé sur mes cheveux, je regrette que mes gants en fausse fourrure avec des coussinets, imitation patte de chat, ne réchauffent pas grand-chose. J'emprunte une allée étroite parallèle à l'avenue centrale où passe le tram.

Je fais tout le temps ça : si je peux, je prends la tangente pour éviter les zones blindées de monde. Ce qui m'épargne bien des emmerdes et de la gêne. Au bout, il y a l'un des parkings à vélos où la moitié des engins accrochés sont des propriétés de la ville avec quelques anciens VTT abandonnés là, dépouillés de leurs roues, voire de leur selle.

Vu que je marche en ligne droite, nez baissé, parfois même en lisant – ouais, j'ai déjà bouffé un poteau avec cette habitude, mais ça vaut mieux que de croiser le regard des autres –, je ne remarque pas tout de suite la roue qui dépasse sur l'allée précédée d'une chaussure de cuir. Je relève la tête au dernier moment quand je suis à deux doigts de heurter ladite chaussure, mon cœur faisant un bond subitement – comme moi – pour éviter la collision.

Mon regard remonte le long de la fameuse boot version chantier, et je trouve un jean, qui se révèle être porté par le nouveau. Il me sourit. *Verts ou bleus, les yeux ? Dans ce genre, en tout cas...*

— Salut, tu veux que je t'accompagne ?

Je cligne des paupières, et une mèche s'accroche à mes cils un peu trop maquillés. Je viens de changer. « Bad Boy Blue » avait ma préférence à « Atomic Turquoise ». Eh oui, je me teins

sûrement en grande partie à cause des noms ! Voyant qu'il ne bouge pas, et étant de nature polie, je me borne à répondre :

— La BU est à cent mètres.

Mais il reste là comme un con, en plein milieu.

— Un café ?

Je manque de peu de m'immobiliser de nouveau, mais l'élan étant une force qui déboîte, je le dépasse sans broncher, écrasant le sol de mes Doc.

— Y a une machine à la BU, merci...

Il lève une main qui se veut... apaisante ?

— Écoute, je souhaitais juste faire connaissance ; j'ai dû parler à tout l'amphi sauf à toi.

Je finis par m'arrêter, sans doute trop atterrée par sa répartie.

— Ah !... Donc, je suis la dernière, tu t'y colles ? Merci, mais non, merci, c'est un peu l'argument le plus moisi que j'aie jamais entendu.

Je préfère être franche, au cas où il se montrerait incapable de comprendre seul que c'était vexant, quoi ! *Dernière ? Pauvre type...* Je repars.

— Et si je te disais que ta nouvelle couleur est assortie à ma bécane ? C'est un signe, on doit se parler !

Je dois avoir la mâchoire qui pend, tant je trouve ça débile. Il n'a pas sorti ça. Pas en vrai. Sauf qu'il sourit et semble à deux doigts de se marrer comme un abruti. *Yeah*, je suis la dernière et je suis assortie à sa bécane ; dans le genre rapprochement cosmique, ça se pose là. Après avoir haussé un sourcil aussi haut que je peux, je conclus, péremptoire :

— Change de bécane.

Quand je l'ai dépassé d'une dizaine de pas, je l'entends rire et ne peux m'empêcher de lui jeter un ultime coup d'œil – grave erreur ! Ses yeux – bleu/vert/gris, on ne sait pas – pétillent même à cette distance. En fait, on dirait un peu la nuance « Comète d'argent » que j'ai failli me faire à la place de « Bad Boy Blue » le mois dernier. *Me faire ?... Ta gueule, cerveau !*

— À plus tard, Bleu.

Celle-là, si on me l'a pas déjà fait mille millions de fois avec « Schtroumpf » ou « Fais gaffe, tu vas te faire un bleu »... Ah, ah. Je fais un vague geste en marmonnant :

— À jamais.

Une fois à la BU, je me demande si tout ça a eu lieu ; la comparaison avec la bécane, la tentative de discussion, ses yeux, son rire... Il a réellement un piercing à la lèvre ? Je deviens subitement ravie que le mien se soit infecté il y a six mois, ce qui m'a forcée à l'enlever. Si je l'avais encore, en plus d'être « assortie » à sa moto, on aurait touché le fond.

En tout cas, je peux assurer qu'il n'a pas lu le manuel *Guide pour se faire des potes pour les nuls*, parce que c'était tout pourri cette technique d'approche. Parce qu'il cherche forcément à sympathiser, pas à me draguer. Personne ne s'y risquerait, ou un aveugle, qui sait ? Et ce n'est pas parce que ma couleur de cheveux me condamne à avoir l'air d'une arty perdue loin des Beaux-Arts plus qu'à une gentille fille de psycho, mais bien de ma tronche dont il est question.

Sauf que tout ça est voulu. Quand tu as conscience que tu ne peux te fondre dans la masse, une seule solution : prévenir les gens de ne pas s'approcher et mes cheveux bleus sont parfaits pour ça. En plus, ça me plaît, cerise sur le gâteau. Lui, il n'a ni le phrasé ni le genre des autres mecs, alors, on se demande vraiment ce qu'il fout en psycho.

Je réalise à retardement que son regard m'a affrontée sans se braquer sur la gauche – ma gauche, sa droite –, mais sans l'éviter non plus. Pas mal pour une première « officielle », le coup de la BU lui a permis de s'habituer, le saligaud. Même les gens sympas, genre Béthanie, avec qui je parle quand il le faut pour récupérer un cours raté, a pris plus de temps à devenir naturelle. Étrange...